

LE TAUREAU DANS L'AMPHITHÉÂTRE

Le dimanche 5 juin 1830, à cinq heures du soir, le double amphithéâtre et les loges de la place des Taureaux d'Aranjuez étaient garnis d'une innombrable foule, attendant avec impatience le commencement de la course.

C'était une magnifique et dévorante journée d'été. L'immense multitude entassée dans le cirque y entassait une double chaleur; l'air était épais et brûlant, on ne respirait que du feu.

Cependant, bien que le soleil encore dans toute sa force frappât d'aplomb sur une moitié du *tendido*¹, toutes ces têtes de la foule qui remplissait *las Bradas de sol*² se laissaient stoïquement brûler; pas une place n'était désertée, pas une vacante.

Il est bon de savoir que l'entreprise des courses de taureaux est concédée au profit des hospices. Or les hospices dépensent annuellement le produit des courses à soigner et à guérir, s'il y a lieu, les *aficionados*³ du tendido qui gagnent au soleil des fièvres cérébrales, des maladies inflammatoires.

Voyez l'habile combinaison!

Ce jour-là, le roi, la reine et les infants devaient assister à la course. La loge royale était préparée et tendue de draperies rouges à franges d'or.

Pour commencer, on attendait donc le roi qui devait commander la place. C'était d'un excellent augure pour les amateurs, car le roi étant lui-même amateur éclairé, on était sûr que la course serait parfaitement dirigée.

Une course de taureaux a quelques rapports avec une assemblée délibérante, en ce sens qu'il n'est pas moins important qu'elle soit habilement conduite et présidée.

On venait d'entendre les tambours battre aux champs; les voitures de la cour arrivaient. Bientôt le roi entra dans sa loge, tenant par la main la jeune et gracieuse reine, et suivi des infants et des infantes, pendant que la musique du cirque jouait à grand orchestre les airs nationaux : *El Contrabandista* et *La Cachucha*. Le roi était vêtu de noir : il se découvrit et salua plusieurs fois les loges, les *gradas cubiertas*⁴ et le tendido, qui l'avaient reçu avec acclamations. Dès

qu'il se fut placé, la course commença.

Un escadron de chasseurs à cheval avait déjà fait sortir de l'arène ce qu'il y restait encore de peuple.

Les alguazils à cheval, la baguette à la main, précédés de leur chef, *el alguazil mayor*, introduisirent bientôt les toreros.

Ils avaient tous choisi ce jour-là leurs plus riches costumes. Venaient d'abord les toreros⁵ à pied, chulos, capeadores, espadas⁶ et banderilleros⁷, la montera⁸ sur la tête, au lieu du chapeau à cornes qu'ils portent à Madrid, puis enveloppés de manteaux de soie aux couleurs éclatantes. Ils étaient vingt environ. On distinguait à leur tête le jeune Montès, l'élève de Romero, le matador favori du peuple.

Cinq *picadores⁹* à cheval les suivaient. Une telle profusion de perles, de galons et de broderies couvrait leurs petites vestes qu'à peine en pouvait-on distinguer le velours. Il était aussi facile de voir que leurs *queridas* avaient mis toute leur coquetterie à composer les grosses rosettes de rubans dont étaient ornés leurs grands chapeaux blancs à larges bords.

Lorsque la troupe fut arrivée au pied de la loge royale, tous les toreros se découvrirent; les toreros à pied mirent un genou en terre.

Le roi leur fit signe de se relever et de courir à leurs postes.

Et en un instant, comme une volée d'oiseaux, tous les banderilleros, les *capeadores¹⁰* et les espadas s'étaient dispersés dans l'arène, prenant leurs manteaux dans leurs mains, et découvrant toute la magnificence de leurs élégants costumes de *majos*, surchargés de pierreries, de paillettes d'or et d'argenta, que le soleil faisait étinceler à éblouir.

C'est une petite armée qui prenait position, qui se rangeait en bataille pour attendre l'ennemi.

Trois des *picadores* sortirent de l'arène; ceux-là devaient former la cavalerie de réserve. Les deux autres, Sevilla et Pinto, lorsqu'on leur eut remis leurs lances, allèrent se placer le long de la barrière, à quelque distance de la porte du toril.

Le roi en jeta la clef. Un des alguazils auquel elle fut donnée traversa la place pour la porter au

mayoral; puis, se sauvant au galop, il sortit de l'enceinte, au milieu des éclats de rire et des sifflements du peuple.

Le roulement de tambour se fit entendre.

C'était un terrible et solennel instant. Quand le premier taureau va sortir du toril, l'attente de cette brusque exposition du drame est vive et pénétrante. Certes, quiconque observerait alors (et ce ne serait pas le moins curieux spectacle, ce serait une belle et intéressante étude de l'âme humaine), quiconque observerait ces innombrables visages, ces innombrables regards, tournés à la fois vers un même point, admirerait avec combien de nuances diverses, selon les traits divers et les diverses passions, sur chaque physionomie vient se peindre cette poignante anxiété, cette cruelle émotion qui fait palpiter dix mille cœurs d'un seul battement, comme dans une

C'est aussi pour le picador, qui, la lance en arrêt, à deux pas de la porte du toril, attend le premier choc, que le moment est grave et rude à passer : il n'est encore ni échauffé, ni étourdi par le danger déjà couru, comme il le sera dans les combats qui suivront. Dans cette cruelle partie où la vie est un jeu, il n'a pas encore jeté les premiers dés.

J'ai entendu le brave Ortis — Ortis vieux picador, qui peut-être a piqué dix mille taureaux, et n'a pas une côte qui n'ait été brisée par les chutes ou les coups de cornes —, je l'ai entendu affirmer que jamais, lui premier picador, il n'avait ainsi attendu le premier taureau sans qu'un violent frisson lui parcourût tout le corps, sans que son front se couvrît d'une sueur froide.

Les portes du toril s'ouvrirent; un magnifique taureau noir et blanc, un taureau de Colmenar, s'élança dans l'arène.

Il se retourna vers le premier picador, incertain, grattant la terre du pied, secouant la tête, comme s'il eût voulu fondre sur son ennemi, puis il fit une cabriole, et passa outre.

C'était un taureau jugé!

— No vale nada! *criait-on déjà de tous côtés — les chiens! les chiens!* —; es una vaca, es una cabra.

On eût dit en effet plutôt une chèvre qu'un taureau, et dès le premier moment il prouva qu'on ne s'était pas trompé sur son compte. L'un des chulos ayant essayé de le ramener vers les picadores, le taureau le poursuivit lui-même, et le torero s'étant élançé au-delà de la barrière, il s'élança après lui en même temps, témoignant combien il était agile sauteur.

Il n'avait pénétré néanmoins que dans l'espèce de couloir circulaire qui entoure la place, ce qui arrive très fréquemment. Bientôt il rentra dans l'arène par l'une des portes qu'on ouvrit sur son passage.

Mais on continuait de le siffler à outrance; on l'accablait d'injures, on demandait les chiens avec fureur.

Tout à coup, acceptant le défi d'un autre chulo, il traversa toute la largeur de l'arène en courant, et une fois au pied de la barrière derrière laquelle s'était réfugié le torero, enlevé par un élan extraordinaire, il se précipita aussi. D'effroyables cris furent poussés au même instant. Ce n'était plus simplement, comme la première fois, dans le couloir qu'il avait sauté; d'un seul bond il en avait franchi toute la largeur, et s'était jeté au plus épais du peuple, dans le tendido.

La confusion devint universelle. Ce n'était qu'une seule et désespérante clameur.

Le peuple, comme une marée violemment poussée par le vent, s'éleva à grosses vagues, et vint inonder les gradas cubiertas, escaladant la balustrade qui l'en séparait; mais là, pas plus que dans les loges, on ne se croyait encore en sûreté, et bientôt les portes de sortie étroites et basses furent assiégées par la multitude et encombrées.

Le tumulte et le désordre étaient affreux. Quelques femmes surtout, tenant leurs enfants dans leurs bras, se lamentaient misérablement.

Le taureau, non moins épouvanté lui-même que la foule, avait traversé ces flots qui s'étaient ouverts d'eux-mêmes devant lui, et il était arrivé au milieu de l'orchestre des musiciens. Là, comme les gradins s'interrompent, il se trouvait de plain-pied sur un plancher. Il s'arrêta un instant, promenant autour de lui un regard stupide; le pauvre animal songeait bien plutôt à fuir qu'à faire le moindre mal à qui que ce fût. Les musiciens d'ailleurs avaient aussi abandonné la place; il ne restait plus que leurs instruments, les clarinettes, les tambours de basque, jetés au hasard, parmi les chaises renversées.

Foulant tout cela sous ses pieds, le taureau s'ouvrit un chemin, en brisant quelques balustrades de bois, et poursuivit sa marche dans le tendido.

Mais l'armée des toreros, s'étant ralliée et embusquée, l'attendait au passage; ne pouvant lui-même se défendre, ni leur faire face au milieu de ces gradins inégaux dans lesquels il s'était embarrassé, il tomba sous les coups d'épée et de poignard dont il fut assailli et criblé de tous côtés.

Ce fut alors qu'accoururent les volontaires royalistes. On en distribue toujours un certain nombre autour de la seconde barrière intérieure, sur les premiers rangs du tendido. Ils avaient laissé passer le taureau avec la plus grande courtoisie, et avaient manœuvré fort habilement de façon à se mettre eux-mêmes, avant tout, hors de danger, en se chargeant de la garde des portes; mais dès qu'ils virent l'ennemi commun renversé, il n'y en eut pas un qui ne revînt le percer de sa baïonnette.

On n'eut pas le loisir d'admirer convenablement ce dévouement généreux, bien qu'un peu tardif.

On savait déjà partout que le taureau était tué. La confiance se ranimait. Le mouvement rétrograde s'arrêta. La foule rentra peu à peu dans son lit. Chacun reprit non pas précisément sa place, mais celle qu'il trouva libre. On accourut se rasseoir confusément et sans ordre; les gradas cubiertas surtout, et les rangs supérieurs du tendido richement garnis, aux dépens des bancs inférieurs, qui, plus rapprochés de l'arène, n'inspiraient qu'une médiocre confiance.

Néanmoins la tempête n'était pas entièrement apaisée. Une sourde rumeur régnait dans toute l'enceinte de la place. C'était comme cet inquiet bourdonnement des abeilles reprenant possession de leur ruche, dont l'invasion momentanée de quelque oiseau les aurait chassées. Les femmes, à peine rassurées n'en avaient pas encore fini d'appeler la Vierge et les Saints à leur aide. Pour les hommes, ils faisaient une active consommation de *cigarritos*, usant de tabac, sans doute, comme d'un calmant.

C'était une fumée à ne plus s'y voir.